

Le texte qui suit a été écrit à l'occasion d'un Congrès international qui s'est tenu à Tokyo, en avril 1984, sur le thème de « La deuxième Renaissance ». Dans la mesure où l'« invention », sous toute ses formes, caractérise la pensée et l'action des hommes de la « première Renaissance », et que nul mieux que Vico n'a montré le lien essentiel qui unit *ingenium* et invention, cette étude, reprenant le titre d'une œuvre de Cicéron, s'est attachée à faire connaître à un public international très large, composé de philosophes, de savants, d'écrivains, d'artistes, de créateurs de mode, d'acteurs économiques, l'intérêt toujours actuel de la pensée de Vico.

ALAIN PONS

DE INVENTIONE

L'INVENTION CHEZ VICO

Dans une rencontre placée sous le triple signe de la Renaissance, de l'invention et de l'internationalisme, il n'est sans doute pas inopportun d'évoquer la figure de Vico, le dernier philosophe de la Renaissance, attardé au Siècle des Lumières, annonciateur de la pensée de notre temps, et, pourquoi pas ? de la « Deuxième Renaissance ». Lui qui ne quitta jamais sa ville natale de Naples, il eut plus que quiconque à son époque la hantise de l'internationalisme culturel et dénonça ce qu'il appelait la *boria*, la « vanité » des nations et celle des doctes. Par l'effet de la première, chaque nation veut l'emporter en ancienneté et en excellence sur les autres, et la seconde prétend imposer aux temps différents, aux pensées différentes, un modèle universaliste hégémonique. Napolitain, italien, catholique, il le fut sans réserve, mais il eut surtout l'ambition d'être un bon citoyen de la République des lettres. Quant au thème de l'invention, il court tout au long de son oeuvre, de son premier écrit, le *De nostri temporis studiorum ratione*, jusqu'au *De mente heroica* qui est comme son testament intellectuel.

On sait que pour Vico l'histoire de l'humanité se lit dans l'histoire des langues. Or, que nous apprend l'histoire du mot « invention »? Ce mot, aujourd'hui, a un sens restreint, il désigne surtout l'innovation scientifique, et, plus encore, technique. Et même dans ce sens, il a perdu, semble-t-il, de son prestige intellectuel et social. Le nom d'« inventeur » évoque moins pour nous les « bienfaiteurs de l'humanité » que statufiait le XIXe siècle que les concurrents au Concours Lépine. Nous sommes loin des riches résonances que l'*inventio* avait chez les Latins.

De manière générale, *inventio* signifie « origine », « principe », « fondation », « institution ». L'*inventor* d'une loi est son *princeps*, celui qui a pris l'initiative de la proposer, son auteur, son responsable. Chrysippe est dit l'*inventor* du stoïcisme, Athènes est « *doctrinarum inventrices* », la mère des sciences. C'est en ce sens que Cicéron, dans les *Tusculanes*, parle de l'*inventio* comme d'une « force qui scrute les choses cachées », celle que possédaient « celui qui, le premier, a imposé des noms à toutes les choses », celui qui a « rassemblé les hommes dispersés et les a appelés à vivre en société », celui qui, « au moyen d'un petit nombre de caractères, a fixé les sons de la voix, qui semblaient infinis », ou celui qui a « noté le cours des planètes, leurs dépassements, leurs arrêts ». Et à la question : « Qu'est-ce que l'invention ? », Cicéron répond : « En vérité, quelque chose de tel que même dans un dieu on ne peut rien concevoir de plus grand. » D'autre part, l'*inventio* est un terme technique appartenant au vocabulaire de la rhétorique. Elle désigne la première des cinq parties de l'art oratoire, suivie de la *dispositio*, de l'*elocutio*, de la *mernoria* et de la *pronunciatio* (cf. le *De inventione*, oeuvre de jeunesse de Cicéron). Elle consiste à « trouver les arguments », probables ou nécessaires, appropriés pour la conduite d'un discours ou le soutien d'une cause judiciaire. Cette « invention » n'est pas livrée au hasard, mais relève d'une « *disciplina inveniendorum argumentorum* », d'un art, la topique. La topique range dans des *topoi*, des « lieux » désignés et marqués, les différentes catégories d'arguments, permettant ainsi à l'orateur d'y puiser, selon les besoins de la cause, comme dans une réserve, dans un répertoire constitué et enrichi par la tradition, à partir d'une expérience collective déposée dans le « sens commun ».

C'est Bacon, l'idéologue, sinon le théoricien, de la science expérimentale moderne, qui a le premier dénoncé la disparité de ces deux emplois du mot d'invention. Il remarque, dans le *De augmentis scientiarum*, qu'« il y a deux espèces d'invention, qui diffèrent beaucoup entre elles, l'invention des arts et des sciences et l'invention des arguments et discours ». La première, jusque-là, a été livrée au hasard, et « l'art d'inventer les sciences et d'y faire de nouveaux pas est encore ignoré » (dans le *Novum Organum*, Bacon tente de combler cette lacune en proposant la méthode de l'*experientia litterata* et de l'*interpretatio naturae*). La seconde, l'invention des arguments, « n'est pas à proprement parler une invention ; car inventer, c'est découvrir les choses inconnues, et non recevoir ou rappeler seulement ce qui est connu [...] Ce genre d'invention n'est point proprement une invention, mais une simple opération de la mémoire, qui nous présente et nous suggère ce que nous appliquons ». Et il y a autant de différence entre ces deux acceptions du mot d'invention qu'il y en a entre « chasser la bête dans un enclos », et « la lancer et l'éventrer dans une forêt ouverte ».

Et pourtant Bacon ne refuse pas toute utilité à la topique générale et particulière qui se donne pour fin l'invention des arguments. En nous dirigeant vers « certaines marques et lieux », elle aide non seulement à « rendre plus prompte notre invention », mais aussi à « diriger notre recherche » en nous apprenant à interroger de façon avisée.

Le cartésianisme, avec la *Logique de Port-Royal*, devait radicaliser la critique baconienne en déniait à l'invention des arguments toute fécondité, toute puissance heuristique, et en portant sur la topique une condamnation sans appel : « En vérité le peu d'usage que le monde a fait de cette méthode des lieux depuis tant de temps qu'elle est trouvée et qu'on l'enseigne dans les écoles, est une preuve évidente qu'elle n'est pas de grand usage [...] Rien ne rend un esprit plus stérile en pensées justes et solides que cette mauvaise fertilité de pensées communes ». Pour « découvrir la vérité quand nous l'ignorons », il n'y a qu'une méthode, « qu'on appelle analyse, ou méthode de résolution, et qu'on peut appeler aussi méthode d'invention ».

Or, c'est précisément à ce primat de l'analyse, et à la prétention d'en faire la seule véritable « méthode d'invention », que Vico s'attaque dès sa première oeuvre importante, le *De studiorum ratione*. A la « critique », c'est-à-dire à la philosophie cartésienne du jugement vrai, il oppose la « topique ». qui n'est pas seulement « l'art du discours abondant et complet », mais, plus profondément, « l'art pour apprendre le vrai, parce qu'elle est l'art de voir, grâce à tous les lieux topiques, dans la chose examinée, ce qui s'y trouve et qui permet de bien la distinguer et d'avoir d'elle un concept adéquat » (in *Réponse au second article du « Giornale de letterati d'Italia »*). Dès le *De ratione*, donc, il ne se contente pas de réhabiliter le vieil art topique des rhétoriciens, il lui donne une portée philosophique qu'il n'avait jamais eue. Il refuse de séparer les deux sens du mot « invention » : la topique est pour lui « l'art de l'invention » des arguments du discours et des agréments poétiques, et aussi celui des vérités scientifiques et des procédés techniques. Dans tous les cas, sa vertu inventive vient de ce qu'elle permet de trouver le *medium*, le moyen terme grâce auquel des idées qui ne peuvent se déduire analytiquement les unes des autres sont rapprochées et se fécondent mutuellement.

L'art topique est l'exercice élaboré d'une faculté naturelle innée, que tous les hommes possèdent à des degrés divers, l'*ingenium*, en italien l'*ingegno* (le français n'a pas de mot qui rende de manière satisfaisante l'ensemble des connotations du mot latin ou du mot italien, carence révélatrice, et Vico note lui-même que si les Français usent du mot « esprit » pour désigner l'*ingenium*, c'est parce que leur intelligence essentiellement analytique et critique répugne à ce qu'il y a de synthétique et de topique dans l'*ingenium*). Pour Cicéron, déjà, tout l'art rhétorique repose sur l'*ingenium* : « Pour l'invention oratoire, je ne puis refuser le premier rang à l'*ingenium*, dont l'*acumen* est l'équivalent » (l'*acumen* est la « pointe ». la pénétration de l'*ingenium*). Pour Quintilien, l'*ingenium* est le don le plus précieux de l'orateur, et il est synonyme d'*inventio*, de *vis*, de *facilitas*. Luis Vivès, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, étend encore ses pouvoirs et en fait l'*universa nostrae mentis vis*, ou encore la « *vis intelligendi*, destinée à ce que notre esprit examine les choses une par une, sache ce qui est bon à faire et ce qui ne l'est pas ». Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'*ingenium* est la faculté « baroque » par excellence, et Baltasar Gracián lui consacre son traité *Agudeza y arte del ingenio*. Tout au long de son oeuvre, du *De ratione* au *De mente heroica*, en passant par le *De antiquissima*, les différentes éditions de la *Scienza nuova* et les *Vici Vindiciae*, Vico reviendra avec insistance sur cette faculté qu'il ne sépare pas de la mémoire et de l'imagination (« l'*ingegno* n'est autre que le travail autour de choses qu'on se rappelle » (*Scienza nuova* 1744, § 699), et qui permet de « relier de manière rapide et appropriée des choses séparées ». Il s'agit d'une faculté synthétique, ou de composition, par excellence, et qui, nous le verrons, procède par « métaphore », par déplacement.

La vertu de l'*ingenium* est donc de « trouver », d'« inventer » : « *Nova invenire unius ingenii virtus est* ». Il joue le premier rôle en poésie, dans les arts plastiques, dans l'action politique et dans l'art militaire, mais aussi dans les sciences et dans les arts mécaniques (dans les *Vici Vindiciae*, Vico note que les Italiens appellent *ingegneri*, ingénieurs, ceux qui « professent la géométrie appliquée aux usages de la mécanique dans le domaine des ouvrages civils ou militaires »). Aucune des grandes inventions techniques qui ont changé le visage du monde moderne ne sont, selon le *De ratione*, le produit de la méthode analytique préconisée par Descartes, et d'ailleurs, pour la plupart, elles sont antérieures au développement de la physique mathématique, qu'il s'agisse du canon, du navire à voiles seules, de l'horloge, de la coupole de Brunelleschi. Et dans une note marginale de la *Scienza nuova*, non retenue dans l'édition définitive de 1744, Vico va jusqu'à dire qu'au Moyen Age, dans les « temps barbares revenus », « toutes les plus grandes inventions furent faites par des ignorants ou des barbares » (*o da idioti o da barbari*), par exemple la boussole nautique par un berger d'Amalfi, la lunette astronomique par un lunetier hollandais inculte, et que, selon Marco Polo, « la circulation du sang et l'imprimerie auraient été inventées en Grande Tartarie » (*S.N.*, § 1246).

Le *De constantia jurisprudentis*, qui fait partie des oeuvres dites juridiques de Vico, donne un fondement à la fois théologique et anthropologique à la capacité humaine d'invention, dans laquelle il faudrait voir une conséquence du péché originel. Effet d'une condamnation, elle est aussi le moyen d'un rachat. Synonyme d'« industrie », elle est en effet une des « quatre peines divines » auxquelles l'homme est soumis après la Chute, et qui sont la « conscience », l'« infamie », la « curiosité », l'« industrie », c'est-à-dire quatre formes de la « pudeur ». « D'où vient le mot industrie ? » demande Vico. De la forme verbale *struendo*, « entasser », et cela parce que dans les débuts de l'humanité « les hommes prévoyants ramassaient pendant l'été les fruits et le bois qui devaient leur servir pendant l'hiver ». Le tas de bois, *struix*, servira par la suite à désigner toutes les activités laborieuses et prévoyantes. De l'industrie, « peine divine », sont nées par conséquent « toutes les commodités de la vie humaine procurées au genre humain par les inventions ».

Ce texte fait passer l'analyse de l'*ingenium* et de sa propriété principale, l'inventivité, du plan de l'individuel à celui du collectif. C'est dans la *Scienza nuova* que ce changement de plan, qui est un véritable effet d'invention, déploie toutes ses conséquences. Appliquant à l'histoire de l'humanité ce qui a été acquis dans l'étude de l'histoire de l'individu, Vico donne à la théorie de l'*ingenium* une portée extraordinaire.

Il avait déjà remarqué, dans le *De ratione*, que l'*ingenium* est « la faculté de la jeunesse », et il en tirait la conclusion, d'ordre pédagogique, que cette faculté ne devait pas, chez les jeunes esprits, être étouffée et desséchée par une initiation trop précoce et forcée à une logique abstraite et analytique. L'ordre naturel de la formation doit être respecté, qui veut que l'enfant, riche en sensibilité, en imagination et en mémoire, et pauvre encore en jugement, soit d'abord soumis à des exercices « topiques » qui développent chez lui le sens commun et l'*ingenium* (apprentissage des langues, de la poésie, de l'histoire), pour n'aborder qu'ensuite l'étude de la logique, de la géométrie analytique et de la philosophie « critique ». Or la *Scienza nuova* est la transposition à l'échelle de l'histoire de l'humanité tout entière de cette conception pédagogique, le bon pédagogue n'étant autre que la providence divine elle-même. La providence a été de bon conseil en faisant naître dans les esprits humains la topique avant la critique, dans la mesure où l'on commence par connaître les choses, et ensuite on les juge. Car la topique est la faculté de rendre les esprits *ingegnosi*, de la même façon que la critique les rend exacts. Or dans ces premiers temps il fallait trouver toutes les choses nécessaires à la vie humaine, et trouver est le propre de l'*ingegno* » (*S.N.*, § 498). Cela signifie que « le premier âge du monde a été occupé à la première opération de l'esprit humain [à savoir trouver, inventer] » (*ibid.*). Et Vico précise encore : « Comme naturellement trouver vient en premier, et juger les choses en second, il convenait à la jeunesse du monde de s'exercer à la première opération de l'esprit humain, quand le monde avait besoin de toutes les découvertes pour les nécessités et les utilités de la vie, qui toutes avaient été pourvues avant que vinssent les philosophes » (*S.N.*, § 699).

Le champ de l'invention, dans le premier âge du monde, est immense, total. Il ne s'étend pas seulement au domaine de la technique (feu, agriculture, métallurgie), mais à tout ce qui caractérise la société humaine (langage, institutions, lois), et, en dernière analyse, au fait social lui-même. Les mythologies attribuaient aux dieux ces différentes « inventions ». Vico se donne pour tâche de rendre compte de la manière dont les hommes, non pas les hommes « divins » dont parlait Cicéron dans les *Tusculanes*, mais des hommes encore proches de l'animal, « immergés dans le corps », à la sensibilité et à l'imagination puissantes, et au raisonnement peu développé, ont « inventé » eux-mêmes leur humanité. Comment ces êtres démunis de tout ont-ils

créé « poétiquement » au sens propre du mot *poiësis*) leur monde humain, tel est le sujet du livre II de la *Scienza nuova, De la sagesse poétique*, le plus important de tout l'ouvrage,

L'invention, qui, chez ces « premiers fondateurs de l'humanité », est coextensive à toutes leurs activités, relève de ce que Vico nomme une « topique sensible » (*S.N.*, § 495). Cette « topique sensible », comme l'a très bien vu Donald Philip Verene, dont le récent livre *Vico's Science of Imagination* met admirablement en valeur cet aspect de l'oeuvre vichienne, est liée à la production des « universaux fantastiques », ou « caractères poétiques », qui sont la première manifestation, encore préreflexive, de la pensée humaine. Le problème que se pose Vico, dans sa théorie des universaux fantastiques, est de savoir comment peuvent apparaître des formes, des objets stables, dans le flot continu des sensations qui assaillent sans cesse l'homme primitif, toute nouvelle sensation chassant l'autre (telle serait la signification du mythe de Protée). En d'autres termes, il s'agit de comprendre comment se forment des « lieux » de la pensée, où s'exprime la capacité du genre humain de penser en commun, c'est-à-dire de penser tout court, avant même que le langage et la pensée conceptuelle ne soient apparus. Les premières pensées sont des images qui, par un processus métaphorique d'identification (et non par la constatation de ressemblances), deviennent des *topoi* sensibles, des lieux communs autour desquels se cristallisent des expériences variées, et qui donnent à la variété infinie de ces expériences une unité et une stabilité permettant la connaissance et l'action. La théorie des tropes, empruntée à la poétique et à la rhétorique classiques, permet à Vico de rendre compte de la formation de ces universaux non conceptuels d'où sont nés non seulement le langage, mais aussi la religion, le droit, toutes les « choses humaines ».

Pour aller vite, disons tout de suite que les premiers et les principaux universaux fantastiques sont les dieux du paganisme. Jupiter est ainsi « la première pensée humaine », le premier « mot ». Ernesto Grassi, dans *Rhetoric as Philosophy. The Humanist Tradition*, soutient que la rhétorique est l'art de trouver les premières paroles, les premiers principes, les *arkhai*. En ce sens, Jupiter, image et mot, est bien l'*arkhè* par excellence, à partir de laquelle commencent la religion, la famille, le droit, la cité. Cette *arkhè* ne s'inscrit pas dans un temps continu et homogène, elle marque une césure radicale entre le temps monotone et répétitif de « l'errance bestiale » à travers l'*ingens sylva* sans « lieux », et le temps où naissent, en des lieux déterminés, des familles qui deviendront des « nations », temps qui est celui de l'invention et où se déploient les puissances de l'*ingenium* humain.

Mais, si Jupiter est bien la première origine, il faut souligner que le « caractère poétique » que toutes les nations, selon Vico, ont forgé pour exprimer leur activité « héroïque », c'est à dire fondatrice, institutrice, inventrice, pendant les premiers âges est celui d'Hercule. Aussi dans le frontispice gravé sur lequel s'ouvre la *Scienza Nuova*, peut-on reconnaître le signe zodiacal du Lion, qui signifie que « cette science, dans ses principes, contemple en premier lieu Hercule (puisqu'il se trouve que chaque nation païenne raconte avoir été fondée par un Hercule) ; et elle le contemple dans son plus grand travail, qui consiste à avoir tué le lion, qui représente la grande et ancienne forêt de la terre à laquelle Hercule mit le feu et qu'il soumit à la culture. Et ce signe représente aussi le début [du calcul] des temps, qui, chez les Grecs, commença par les olympiades, du nom des jeux olympiques, dont on raconte qu'Hercule a été le fondateur [...] Ainsi le temps des Grecs commença avec la culture des champs » (*S.N.*, § 3).

Ce n'est pas un hasard si, entre les deux figures qui, dans la mythologie grecque, représentent le processus de la civilisation humaine, Prométhée et Hercule, Vico a choisi de placer son oeuvre sous le signe tutélaire d'Hercule. Prométhée a donné aux hommes le feu, et par là les arts nécessaires à l'existence matérielle. Mais, Platon nous le rappelle dans le *Protagoras*, il n'a pas su leur donner la sagesse politique. Il signifie surtout que la libération des hommes ne saurait se faire que dans une lutte « titanique » contre les dieux. Et c'est pourquoi, un siècle après Vico, le jeune Marx le choisira comme son saint patron : « La philosophie ne s'en cache pas. Elle fait sienne la profession de foi de Prométhée : en un mot, j'ai de la haine pour tous les dieux ! Et cette devise, elle l'oppose à tous les dieux du ciel et de la terre qui ne reconnaissent pas la conscience humaine comme la divinité suprême [...] Dans le calendrier philosophique, Prométhée occupe le premier rang parmi les saints et les martyrs » (*Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure*). Hercule, au contraire, est le héros religieux, éthique et politique par excellence. C'est le héros non de la révolte, mais du travail et de l'invention. Il défriche dans la forêt la clairière où s'élèveront le premier autel consacré aux dieux et la première maison, où pousseront les premiers blés. Il rend possible le contact de l'homme avec le ciel, contact d'où sortiront la divination, les mariages religieux, l'inhumation

des morts, c'est-à-dire, pour Vico, les « trois principes de l'humanité ». Avec Jupiter, avec Hercule, l'humanité s'invente les dieux pour pouvoir s'inventer elle-même.

Au moment de conclure son intervention sur un pareil sujet, l'orateur a à sa disposition deux *topoi* également établis sur une longue tradition entre lesquels il choisira selon son humeur, son public, ou l'air du temps. Il s'agit du *topos* pessimiste, celui de l'inquiétude, du déclin, et du *topos* optimiste, celui de l'espoir, on n'oserait pas dire du progrès. Vico ne nous aide pas à choisir. On trouverait chez lui tout ce qu'il faut pour aller dans un sens ou dans un autre. Nos nations occidentales, ou même l'humanité entière, en sont-elles arrivées au stade de la « barbarie de réflexion » qui est caractérisé par l'épuisement, l'incapacité d'inventer du nouveau ? Sommes-nous condamnés à l'imitation, ou plutôt à la parodie, à la pratique du trope de l'ironie qui, selon Vico, est le propre des civilisations trop avancées ? Dans une note marginale de la *Scienza nuova* citée tout à l'heure, cette possibilité est retenue : « Les *ingegni* des nations sont comme ceux des terres, qui, longtemps incultes, et ensuite cultivées, donnent des fruits merveilleux par leur grosseur, leur suc abondant et leur saveur, puis après avoir été longtemps et intensément cultivées, voient leurs fruits devenir petits et insipides. C'est pourquoi peut-être, chez les Latins, la faculté d'inventer de l'esprit humain a été appelée *ingenium*, mot qui est proche d'*ingenitum* et signifie "nature", comme on dit « *ingenium caeli, ingenium soli* » ; et non seulement cette faculté ne s'acquiert pas et ne s'améliore pas avec la culture des sciences et des arts, mais elle s'affaiblit et disparaît avec elle » (S.N., § 1246).

Mais Vico, il faut en tenir compte, n'a pas retenu ce passage dans l'édition définitive de son ouvrage. Aussi, pour terminer, est-il légitime de citer un autre texte de lui, celui qu'il adressait, au soir de sa carrière professorale, aux étudiants de l'Université de Naples, dans son discours *De mente heroica* : « Ne vous laissez pas fourvoyer par l'idée selon laquelle tout ce qui a été accompli dans le domaine des études est achevé, porté à la perfection, et ne laisse plus rien à désirer. C'est un faux lieu commun, répandu par des intellectuels à l'âme pusillanime. *Le monde, en effet, est encore jeune.* »

Et, après avoir égrené la litanie des inventions qui ont enrichi l'Europe depuis sept siècles (« dont quatre de barbarie »), Vico conclut : « Comment la nature de l'*ingenium* aurait-elle pu être tellement épuisée qu'il fallût désespérer qu'il y eût d'autres inventions d'une importance égale ? Ne vous laissez pas décourager, généreux auditeurs : des choses innombrables restent à découvrir encore, et peut-être plus importantes et meilleures que celles que nous avons énumérées. Dans le vaste sein de la nature, dans le vaste marché des arts, des biens immenses se trouvent, destinés à servir le genre humain, qui jusque-là ont été négligés, parce que l'esprit héroïque ne les a pas encore remarqués [...] Travaillez, livrez-vous à des labeurs herculéens. Dieu, qui nous ordonne d'aimer le genre humain tout entier, a choisi certains d'entre vous, les meilleurs, pour étendre sa gloire sur la terre. »

ALAIN PONS